

comme vivandière, à la place de Margot qui nous a quittés.

Un murmure d'assentiment qui courut sur toute la ligne fut une véritable évocation pour la bohémienne et surtout pour le barbet.

— Pardien ! la Miraille a raison ! s'écria d'Acigny. Comme elle portera la cocarde et la veste galonnée ! Je me charge de l'uniforme.

— Ah ! seigneurs francs, ne me renvoyez pas s'écria la jeune fille, fortée de ce nouvel appui. Juméli n'est ni peureuse ni gênante ; elle est heureuse près de vous.

— Non, cent fois non ! dit le comte en s'arrêtant pour forcer Juméli à s'arrêter elle-même.

La zingale resta immobile, jetant un regard de tristesse sur les grenadiers qui passaient près d'elle, chacun d'eux emportant une parcelle du peu d'espoir qui lui restait encore.

J'y retrouverons Madeloine.

Avec qui que nous nous aimons, disaient les voix de chanteurs qui s'éteignaient dans l'éloignement.

— Puisque vous le voulez, messieurs, dit M. de Lourmel, bonne chance à la vivandière.

— Allons donc ! ce sera la plus jolie de l'armée, dit le capitaine Saint-Firmin ; Piémont en crévera la jalousie.

Cette considération mit fin à toute discussion. Juméli et le barbet furent autorisés à suivre le régiment d'Auvergne à Cologne où l'on aviserait à les incorporer plus régulièrement.

VI.

Le 30 septembre, le marquis de Castries arriva à Cologne où il devait concentrer les troupes confiées à son commandement.

Tous les rapports confirmaient la nouvelle de mouvement militaires sur la droite de l'armée anglo-hanovrienne. On avait la certitude que beaucoup de grosse artillerie était dirigée vers le Rhin, sous les ordres de M. de Blukshourg. L'ennemi songeait à faire un siège.

Il n'y avait plus rien à craindre pour Cologne. Elle avait sa garnison, elle deve-

nait le point de réunion d'un corps d'armée ; il s'agissait de Wassel.

Malgré sa position importante sur le Rhin, cette place était mal défendue. Cependant M. de Castella, qui y commandait, était un homme sur lequel on pouvait compter. Mais il n'avait qu'une faible garnison de sept cents hommes, dans lesquels il fallait compter un dépôt de quatre cents malades ou convalescents. A ces causes, le gouverneur de Wassel avait écrit à M. de Castries en lui promettant de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ajoutant qu'il était urgent de lui envoyer quelques renforts, des vivres et munitions dont il manquait.

M. de Castries résolut alors de consacrer les quelques jours pour réunir les troupes, dans Wassel en attendant mieux ; et, comme le cours du fleuve lui offrait un moyen de transport sûr et rapide, il détacha aussitôt à Dusseldorf le comte de Chabo, avec les chasseurs de Fischer, en lui donnant pour mission de s'emparer de tous les bateaux qu'il trouverait sur le Rhin.

Ces préparatifs demandaient quelques jours, de sorte que les régiments, à mesure qu'ils arrivaient à Cologne, reçurent l'ordre de s'établir au camp Piémont et Auvergne seuls, en vertu de leurs privilèges comme plus anciens corps, furent logés dans l'intérieur de la ville : Piémont dans New-Markt, Auvergne dans Alt-Markt. Le marquis espérait que ces deux régiments, habitant des quartiers aussi éloignés et séparés par toute la largeur de la ville, passeraient tranquillement les quelques jours de cette inaction forcée.

Au reste, l'ordre du jour sur le duel et la diversion produite par l'entrée en campagne avaient imposé silence à ces haines. La scène qui s'était passée au souper de M. de Castries, toute injurieuse qu'elle fût pour Auvergne, n'avait été suivie d'aucune provocation. Elle était oubliée du plus grand nombre ; un seul peut-être y pensait encore, c'était M. de Lourmel.

Ce sanglant outrage, le jeune homme avait compris que lui seul en était le prétexte. Il ne pouvait plus vivre en vain il appelait à son aide le souvenir de Gabrielle. Il succombait sous le